



La Moustache cachée dans la barbe

Galerie Jocelyn Wolff, Paris

2 septembre - 14 octobre 2017

Francisco Tropa

par Claire Kueny

De la pluie d'or au firmament. Tel est le parcours métaphorique que nous propose Francisco Tropa à la Galerie Jocelyn Wolff, à travers onze sculptures, toutes réalisées en 2017.

Sur des murs vert amande, ce vert des musées et salons XIXème, ce vert un peu fané qui donne un charme ancien à l'ensemble des œuvres, ce vert des fonds de vitrines aux fossiles et aux tessons d'argile, les sculptures se révèlent sous forme d'instruments. Jamais monolithiques, elles se composent d'éléments, faits de bois, de bronze, de verre et de laitons, qui s'animent parfois. À commencer par Danaé, première œuvre de l'exposition, qui met en regard deux fontaines dorées.

Deux tables, disposées devant deux sérigraphies sur verre de paysages de forêt et de campagne, sont le support à des cailloux, des coquillages, des graines, ainsi qu'aux mécanismes des fontaines. Le fin filet d'eau qui coule perpétuellement est puisé dans un seau suspendu sous la

table. C'est dans ce même seau doré que l'eau est évacuée. Par ce dispositif, Francisco Tropa rejoue le cycle de la nature, auquel nous renvoie aussi le son de l'eau qui habite sourdement l'exposition.

Dans cette œuvre, comme dans l'histoire à laquelle elle emprunte le nom, il est question de métamorphoses et de métaphores. Les objets trouvés, qui semblent avoir été ramassés dans la nature, sont en fait des sculptures en bronze, des trompe-l'œil, familiers dans l'œuvre de Francisco Tropa. Sortes d'amulettes, elles font écho aux paysages bleus en arrière-plan qui servent de décor. Comme les cailloux semés par le Petit Poucet, elles servent d'indices à l'interprétation des œuvres. En guise de représentation de Danaé fécondée par Zeus transformé en pluie d'or, Francisco Tropa a éludé la figure humaine pour ne conserver que les symboles : les graines, pour la fertilité, l'or et l'eau coulant devant un paysage bleuté. À l'inverse des allégories qui

représentent, par des images claires, des idées abstraites, les sculptures de l'artiste, enrobées de mystères, représentent en fait des images précises. Elles sont comme les rêves, faits de souvenirs écrans, de symboles, de bizarreries, qu'il nous faut associer pour en comprendre le sens.

Sortes de rébus, ces sculptures-instruments invitent à déchiffrer ce qui est présent mais ne se voit pas ; ce qui est là mais ne se perçoit pas comme tel, à l'instar de cette fameuse moustache cachée dans la barbe, qui donne son titre à l'exposition. Mais quelle est cette moustache que nous dévoile en creux l'artiste ?

S'agirait-il du temps ? Ce temps que l'on vit mais que l'on ne voit pas, lui non plus. Que l'on ne voit pas en tout cas au moment où il passe. Il en est autrement quand il s'arrête. Francisco Tropa nous le fait voir. Il lui donne une forme. Non pas linéaire ou cyclique, comme on aime à se le représenter, mais éphémère. Mouvements cycliques et vanités,



Francisco Tropa, *La Trace du sein*, 2017, verre soufflé, argent, corde de lin, 24 cm, diamètre 13,5 cm, crédit photo : François Doury. (page précédente)

Francisco Tropa, *Le Firmament (détail)*, 2017, verre soufflé, mécanisme dentelé laiton, cuivre, corde de lin, bois, 161 x 100 x 100 cm, crédit photo : François Doury.

Francisco Tropa, *Danaé*, 2017, laiton, acier inoxydable, 26 objets de bronze (cailloux, graines, coquilles, fruits, noyaux), 190 x 330 x 220 cm, crédit photo : François Doury.

Francisco Tropa, vue de l'exposition *La moustache*, Galerie Jocelyn Wolff, Paris, 2017, crédit photo : François Doury.





parfois en mouvement, souvent en suspens, signalent leur fragilité, la fragilité de la vie marquée par la mort.

Si ne figurent ni bougies, ni crânes, ni fleurs fanées, les bruissements de l'eau, les scénettes vides supportant des os et puis ce visage effacé de *La République*, nous invitent d'emblée à songer à la mort, à la vie, au temps qui passe. Le parcours tout entier de l'exposition suit le chemin de la vie, qui va de la fécondation avec *Danaé* à l'allaitement, matérialisé par ce sein-goutte en verre blanc et transparent, à la marche, déployée par les os du pied et de la jambe, avant d'arriver, après d'autres étapes, au ciel transparent du *Firmament*.

Partout, Francisco Tropea a semé des indices. Dès la deuxième œuvre, apparaît d'ailleurs le mot « trace », par l'obstruction, par les os en verre d'un pied, du « e » et du « r » du mot *Terrace* – titre de la sculpture. Un tas de sable, des os précisément nommés qui prolongent ceux du pied (talus, tibia, iliaque), des fragments de

corps, signalent le temps qui passe, le temps passé et à venir, et la mort qui rôde. Les scénettes et décors qui accompagnent ces traces du temps (chaises et tables miniatures dans *Chas* ; white cube des *Trappetalus*, *fenêtré tibia* et *portelliaque*), crient le vide et le silence qui les anime, que leur propreté immaculée, leur facture bien léchée, ne fait qu'accentuer.

Mais aucune œuvre n'est aussi criante que *Café*, qui cache sous son nom sa vraie identité. À l'enseigne « CAFÉ » suspendue au plafond, pend par les pattes la charogne d'un chat fondu en bronze. L'artiste a-t-il osé mouler directement ce cadavre en décomposition ? La lourdeur du bronze, de même que les bords non limés de cette sculpture qui fait dégouliner ce qu'il reste de chair, accentuent le malaise ; le froid qui nous surprend. En ce point de jonction entre les deux espaces de la galerie, la matérialité du bronze à peine dégrossi qui contraste avec les finitions si précises du travail de l'artiste, cristallise toute la tension,

la puissance de son œuvre. La voici la moustache, au milieu du visage, juste en dessous du nez, suspendue à nos lèvres restées immobiles : au milieu du couloir, au dessus de ce pied. Elle n'est plus camouflée.

